

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE. — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 2 JUIN 1900.

No 255

## SOMMAIRE

A nos Abonnés, A. *Filiatreault* — Perspectives du Parti, *Vieux-Rouge* — Ecole contre Eglise, *Franc* — Quantum mutatus... , *Liberal* — Vertueux par ordre, *Pudor* — Chronique, *Rigolo* — Notre Langue, *Pauper* — De Notre-Dame à Saint-Nicolas des Champs, *Jean de Bonnefon* — Curieuses Révélations, *Narcisse Lebeau* — Dégustations, *Raoul Ponchon* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

## A MES ABONNES

J'avais décidé, il y a quelques semaines, de suspendre la publication du journal, et j'avais même presque complété des arrangements avec une publication pour transporter ma liste d'abonnés qui m'avaient payé d'avance, afin de ne léser les intérêts de personne.

Je considérais que les sacrifices d'argent et de travail que je me suis volontairement imposés depuis six ans étaient suffisants, mais les protestations énergiques qui m'ont été adressées de tous les côtés, m'engagent à continuer la publication du REVEIL.

La campagne entreprise en 1892 contre l'ingérence du clergé dans nos affaires politiques, et le succès obtenu en stoppant les mandements politiques, ont été le digne couronnement d'une lutte qui a duré cinquante ans.

L'hon. M. Laurier l'a bien reconnu par une lettre suave qu'il m'adressait en août 1896, mais sa reconnaissance s'est bornée à cet acte de courtoisie.

Que voulez-vous, il n'y avait pas de ju-

pons pour appuyer mes légitimes revendications, et le Minotaure Tarte dévorait absolument tout ce qui se trouvait à sa portée. Le fait est que la plaie des sauterelles de l'Égypte n'était qu'un enfantillage à côté de cet homme-là.

N'importe, j'ai acquis de l'expérience, et je sais ce que vaut la gratitude de l'hon. M. Laurier.

De même que M. Laurier m'a forcé d'apprendre à écrire pour défendre la liberté de pensée, de conscience et de parole, il me mettra peut-être dans l'obligation de faire un cours d'élocution qui me permettra d'aller sur les hustings lui raconter des choses qui lui feront mal au cœur.

Le sujet est tout trouvé dans les coulisses du *Canada-Revue*, et il est rudement documenté.

Il ne me reste plus qu'un mot à ajouter, et c'est pour demander aux amis du journal de continuer à lui donner l'appui cordial qu'ils ne lui ont pas ménagé dans le passé.

De mon côté je ferai tous mes efforts pour le rendre aussi intéressant que possible.

Je demanderai de plus à mes bons amis de faire une propagande active en faveur du RÉVEIL.

A. FILIATREAU.

**AUX SOURDS**— UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

## PERSPECTIVES DU PARTI

Une nouvelle que je viens d'apprendre m'annonce la disparition prochaine du Ministre des Travaux Publics de la scène politique. Un excès de travail à l'Exposition, et les soins constants que nécessite la délégation japonaise ont, paraît-il, fortement ébranlé la santé déjà chancelante du ministre. Je le regrette personnellement, car sa retraite me fait perdre un de mes meilleurs sujets d'articles. Cependant, je ne suis pas égoïste, et je me soumetts à l'inévitable en me disant que l'intérêt public doit primer toutes les autres considérations, et que la disparition de Tarte, de quelque manière qu'elle se produise, sera un bienfait pour le pays. Mon article ayant été écrit avant la réception de cette heureuse nouvelle passe comme si rien n'était.

V.-R.

Plus ça va, moins ça va.

L'hon. M. Laurier, par son entêtement à imposer aux libéraux la personnalité de son Ministre des Travaux Publics qui se ballade en Europe, escorté d'une douzaine de jupons,— aux frais du gouvernement — compromet de plus en plus ses chances de succès aux prochaines élections.

Cinquante mille dollars votés pour cette promenade à un monsieur qui ne rate jamais l'occasion de s'afficher à l'étranger comme le seul Canadien capable de représenter le Canada, et qui parle *ex cathedra* au nom de tous les Canadiens, c'est un peu roide.

Dix piastres par jour à Mlle Françoise, (qui appartient à une famille maltraitée par le gouvernement) avec les petits frais de déplacement, ça nous semble un peu trop cher, surtout pour nous faire représenter auprès des Français par une vieille demoiselle qui, au lendemain de Fashoda, ne trouvait pas d'expression assez dure pour exprimer son mépris des mêmes Français qu'elle courtise actuellement dans le but d'obtenir les palmes académiques.

Je ne parlerai pas aujourd'hui d'une au

tre nomination juponaise, car elle demande un chapitre spécial que je lui consacrerai un jour où je serai de mauvaise humeur.

Je ne sais pas trop encore comment le bruit métallique de cet amas de pièces d'or que représentent ces octrois sonnera aux oreilles des électeurs lorsque les orateurs du parti conservateur le feront tintinnabuler sur les hustings, mais il n'y a pas le moindre doute que Baptiste va trouver la pilule amère, et il pourrait bien faire une grimace significative en déposant son bulletin de vote dans l'urne électorale.

On ne trouve pas tous les jours cinquante mille dollars sous le sabot d'un cheval, fût-il du plus pur sang canadien.

Certes, la bête est reconnue comme étant la plus docile du monde, possédant un pouvoir d'endurance que peu de races peuvent lui enlever, et ne bronchant jamais devant l'ouvrage.

Mais elle butte quelquefois.

Et je crois que le moment des élections générales sera justement le caillou fatal qui fera tomber le petit cheval canadien.

Il a été tellement surmené depuis l'avènement de l'hon. M. Laurier!

Il a eu tellement de créatures du premier-ministre à porter qu'il est fourbu.

Pour comble de malheur, il a été obligé de traîner la famille Tarte dans une charrette déjà trop lourde en elle-même pour ses forces anémiées par vingt-cinq années de régime conservateur, et aujourd'hui il est absolument sans force, et sa vigueur proverbiale n'existe plus.

M. Laurier, par le charme de sa voix douce et pénétrante, et sans l'aide du fouet, a réussi à galvaniser l'animal pendant un certain temps, mais lorsqu'il s'est aperçu que le traitement qu'il recevait de ses nouveaux maîtres était encore plus brutal que celui que lui infligeaient les anciens, il a

commencé à ruer, et je crains fort qu'il ne brise les brancards libéraux du char de l'État remis avec tant d'enthousiasme entre les mains de conducteurs maladroits qui le mènent au précipice, où il aboutira infailliblement, à moins que les anciens cochers ne reprennent leur siège.

Mais il faudra le laisser souffler un brin.

Les contingents, les délégations inutiles de jupons, le patronage exercé au bénéfice des familles qui touchent de près aux ministres, les octrois aux Tarte, le patronage laissé entre les mains des carotteurs — tout cela doit disparaître pour faire place à une administration soigneuse qui ne se fichera pas de l'électorat.

Voilà ce que M. Laurier devrait et aurait dû comprendre depuis longtemps.

Voyons ce qu'il fait aujourd'hui.

Au lieu d'appeler à son aide les hommes de bonne volonté qui l'ont acclamé en 1896, pensant qu'il était le sauveur et le régénérateur de sa race, et qui sont encore disposés à lui accorder leur concours, pourvu qu'il reconnaisse tant soit peu ses errements, il mande près de lui, pour faire ses élections, l'Homme-Fatal, qui a détruit le prestige du parti libéral, et a de plus réussi à persuader à M. Laurier que lui, Tarte, était le seul homme capable de tenir dans ses mains l'organisation libérale.

Or, Joseph Israel Tarte disait autrefois à celui qui écrit cet article que les rouges étaient intraitables, qu'ils ne connaissaient pas l'esprit de discipline, et qu'ils ne voulaient pas se plier aux ordres des chefs.

Et Joseph-Israel avait raison.

Les libéraux prétendent connaître la politique aussi bien que leurs soi-disants leaders qui sont tout comme les chefs de tous les partis politiques, égoïstes et ingrats du moment que leur élection est assurée.

Et cet égoïsme est une des grandes qua-

lités politiques qui distingue aujourd'hui notre vénérable premier-ministre fédéral. Je ne lui ferai pas l'injure de dire qu'il a toujours été comme cela, mais la fréquentation des mauvaises compagnies et le frottement auquel il a été exposé depuis qu'il est au pouvoir l'ont changé du tout au tout. Il aurait dû ne pas oublier l'avis du curé lorsqu'il est allé en Angleterre, et se tenir au moins à la distance canonique, c'est-à-dire à trois pieds de sa *blonde*, durant tout le temps des amours. Il serait encore le pur libéral qu'il était avant les décorations et les titres, et les vétérans ne pleureraient pas aujourd'hui leurs illusions perdues.

Nous avons envoyé en Angleterre un Laurier habitant, démocrate, bon garçon, coiffé d'une tuque, vêtu d'une bougrine d'étoffe du pays et d'une culotte de corderoy, et chaussé en souliers de *beu*. Il nous est revenu harnaché comme un garde Napoléon ou un forestier-royal, c'est-à-dire avec un chapeau en sifflet, un habit chamarré et brodé, des knickerbockers et des souliers en cuir patent, comme on dit dans nos campagnes; sans compter un immense couteau à deux tranchants qui lui bat noblement les mollets les jours de grande parade.

Tout cela serait encore pardonnable, si le premier-ministre voulait écouter la voix de ses meilleurs amis et lâcher le crampon qui lui a mis le grappin dessus.

Mais non, il n'a voulu écouter que la voix des pires ennemis des libéraux, et le châtement ne se fera pas attendre.

M. Tarte fera dans l'avenir absolument ce qu'il a fait dans le passé.

Il a trahi Cauchon qui, pour lui, devait être l'homme le plus sacré de la création, et M. Cauchon est allé mourir de peine

dans les plaines éloignées du Nord-Ouest, alors presque inhabitées.

Il a trahi Langevin, son bienfaiteur, et l'ancien ministre des Travaux Publics traîne aujourd'hui une existence douloureuse, sans fortune, sans amis, sans prestige, après avoir occupé pendant plus d'un quart de siècle une situation brillante.

Il a trahi Chapleau, son ami, mort dans une chambre banale d'hôtel, riche, il est vrai, mais dont la dépouille est restée sans garde et sans lumière, dans une des salles de l'Université Laval. Pour comble, cette salle était fermée à clef, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que Vieux-Rouge, accompagné de quatre amis, pût pénétrer dans la salle pour jeter au diable l'aumône d'une dernière prière. M. Tarte attendait, lui, que le lit de parade fut dressé pour exhaler en public la douleur qu'il éprouvait à la pensée de la perte d'un ami qu'il avait lui-même allégrement conduit au tombeau. Et le lendemain, le même Tarte, drapé de noir et suant la douleur par tous les pores, suivait le corps de son ancien copain en versant un déluge de larmes de crocodile, comme s'il eût été le plus sensible à cette perte.

Il n'a pas encore trahi son ami Laurier, probablement parce que l'occasion ne s'est pas présentée, ou bien ce n'est pas connu, mais cela viendra inévitablement.

Je connais plusieurs proverbes français, et je sais pertinemment qu'ils sont infailibles, parce qu'ils participent de la Sagesse des Nations. Parmi ces proverbes il en est un que je crois plus vrai que tous les autres, et c'est celui-ci :

Qui a bu, boira.

Qui a trahi, trahira.

VIEUX-ROUGE.

## Ecole contre Eglise

Un jugement étrange vient d'être rendu par un jeune magistrat, et il est tellement rare que l'on puisse enregistrer de pareilles déclarations dans ce pays que je m'empresse d'en donner connaissance aux lecteurs du REVEIL.

M. le Juge Choquette, le plus jeune de nos magistrats, a eu le courage de dire une bonne fois une vérité élémentaire que nous avons toujours proclamée, et que nous ne cesserons pas de proclamer sur la situation des institutions comparée à celle des curés.

Voici un extrait du jugement de l'honorable juge, publié par la gazette sacro-sainte, la *Patrie*, vous savez, celle qui coûte si cher, et qui est dirigée par Mgr. Bruchési qui évidemment n'a pas vu l'article en question, car il n'aurait pas permis l'insertion d'une hérésie de ce genre :

" Pour moi, continua l'honorable juge, je préfère, dans une paroisse, de bonnes écoles, construites suivant les plans modernes, et en nombre suffisant, aux églises spendieuses.

Le Bon Dieu n'est pas un orgueilleux, et je suis convaincu qu'il aime mieux être adoré dans une humble église, par une population instruite, qui a reçu les bienfaits de l'instruction, et qui connaît la grandeur des mystères de la religion que de l'être dans une église riche, fastueuse, aux lambris dorés, par une population ignorante et qui, bien souvent, ne sait pas pourquoi elle s'agenouille et prie.

Je pense qu'il est non seulement de l'intérêt de la religion, mais aussi de l'intérêt public qu'il y ait dans les paroisses de belles et bonnes écoles comme de grandes et riches églises.

Je dois ajouter que je ne suis pas peu surpris de constater que cette municipalité scolaire de Nelson, qui n'est aucunement endettée, ne paie à ses institutrices qu'un salaire aussi ridicule que celui de \$80.00 lorsque, dans le même township, les écoles anglaises donnent à leurs institutrices des salaires de \$130,00 à \$140.00.

Si vous voulez avoir un homme compétent dans n'importe quel métier, vous êtes tenu de le bien payer. De même pour les instituteurs et les institutrices compétents, payez-les bien."

Cette opinion de l'honorable juge Choquette ne nous étoune en aucune façon. Nous con-

naissons la largeur de vues et l'esprit d'indépendance qui caractérisent cet homme qui s'est élevé au-dessus du niveau des Canadiens et est arrivé au premier rang par la seule force de ses convictions et de son énergie.

Nous avons dans nos tiroirs une biographie de M. le juge Choquette que nous aurons le plaisir de publier dans un avenir très rapproché et nous lui rendons cette justice de lui dire que ce n'est pas lui qui a cherché cette publicité. Elle a été faite à son insu et sans aucune demande de sa part.

Cependant, si nous en jugeons d'après l'expérience du passé, il nous semble que l'hon. M. Choquette a poussé l'audace à un degré, qui à nos yeux, l'honore certainement, mais cela pourrait lui jouer un mauvais tour.

Il est vrai que sa position est au-dessus de toutes les intrigues et de tous les embarras qui peuvent être suscités dans la carrière d'un citoyen ordinaire. Il est juge et inamovible. Il sait, néanmoins, que le clergé de son pays a une toute-puissance qui s'est affirmée toutes les fois que l'intérêt de la fontaine était en jeu.

Or, il a touché à l'arche sainte ! Il a osé dire qu'il était préférable d'avoir des écoles mieux aménagées, mieux outillées, et des instituteurs mieux rémunérés, tandis que le curé devait se contenter d'églises moins riches, et que le bon Dieu y trouverait son compte s'il était adoré par des gens qui comprennent ce qu'ils font au lieu d'être tout simplement vénéré par des ignorants.

Il n'a pas parlé de la somptuosité des presbytères, mais nous parierions cent sous qu'il y a pensé, seulement, il ne se doute pas du danger qu'il court. La meute ecclésiastique ne se ruera pas sur lui, parce qu'il représente l'autorité, mais les ensoutanés ont la mémoire longue, et ils n'oublieront pas de sitôt la verte mercuriale qu'il vient de leur servir.

Le *Canada Revue* a subi un assaut qui l'a tué, et cependant, c'était, dans le temps, la publication la plus prospère du pays. On a fait des neuvaines et des pèlerinages pour demander à Dieu de donner à ces pêcheurs endurcis la grâce d'une conversion rapide. Plusieurs sont morts depuis cette époque, et pas un seul n'a bronché.

seulement on a fermé les yeux pour la plus grande gloire de Dieu et le triomphe de notre Sainte-Mère.

Gare à vous, monsieur le juge !

FRANC

## QUANTUM MUTATUS...

En passant, nous rappellerons aux saintes âmes à la solde de Hugh Graham que, récemment, la congrégation romaine des évêques et des réguliers, convoquée en assemblée plénière, a décidé que dorénavant, EN AUCUN PAYS, les ecclésiastiques ne pourraient s'occuper de politique.

Voilà ce que nous lisons dans l'organ de M. Tarte.

Les temps sont changés depuis cinquante ans et nous avons aujourd'hui le monde renversé de fond en comble.

Il est clair, absolument clair, que M. Boukési n'a pas vu cet alinéa de son grand journal, parce qu'il n'aurait pas permis la publication d'une hérésie aussi colossale.

Comment ! les ecclésiastiques, EN AUCUN PAYS, Voyons, ce n'est pas raisonnable, ce n'est pas sensé.

Que vont devenir nos curés et nos vicaires ? Ils n'ont jamais fait autre chose, en dehors des fredaines que leurs loisirs forcés les obligent de faire avec les paroissiennes accortées et bien disposées. On va leur enlever un droit primordial, basé sur les Ecritures, qui disent que tous les biens de la terre leur appartiennent. Si on leur enlève, par ordre supérieur la faculté de jouer à la politique et de damner leurs paroissiens s'ils ne votent pas du bon côté, ils vont être obligés de chercher des débouchés dans des endroits que les maris n'aimeront pas et le résultat sera le même que dans le passé. La confiance caudide des bons citoyens sera de plus en plus ébranlée jusqu'à l'épuisement final et fatal de la foi.

Et alors ?

Eh bien ! alors, le peuple se lèvera en masse et dira à ces messieurs de la soutane de s'en aller, et s'ils ne partent pas de bonne volonté, ils seront forcés de partir d'une autre manière.

Malheureusement pour ceux qui désirent ardemment voir cet heureux jour, ils seront morts, et leurs descendants seuls jouiront de ce bonheur suprême,

Dans tout cela, il y a une chose absolument certaine, c'est que ni le Pape, ni les congrégations romaines, ni la sacrée Propagande, ni toutes les lois canoniques ne pourront empêcher au curé canayen de se mêler de politique. C'est plus fort que lui, et quand il n'a aucune prise sur le chef de la famille, il intrigue assez auprès de la femme, au moyen du confessionnal, pour établir un état de siège permanent dans la demeure même du malheureux.

Et il y a des gens assez naïfs pour croire que nos curés vont lâcher cette ficelle !

Allons donc !

LIBERAL

## Vertueux par Ordre

Touchatout, dans le *Trombinoscope*, publiait autrefois la biographie d'une chanteuse d'opéra dont le talent était tellement remarquable que sa manière de détailler le cantique, "Esprit saint, descendez en nous," faisait rougir le pompier de service.

A l'époque où je lus cette biographie, en compagnie de l'associé (dans le temps) de notre vertueux recorder d'aujourd'hui, je pensai que le célèbre écrivain exagérait, et même je crus qu'il avait inventé toute l'histoire.

La chose était incroyable, cependant ce que je viens de voir à Montréal surpasse tout ce que la vive imagination de Touchatout pouvait trouver dans les moments joyeux.

Il n'y avait qu'un pompier dont la pudeur fut offusquée à Paris, mais à Montréal ce sont des policemen ! Songez donc à la perturbation dans l'ordre public si l'on démoralise ainsi notre force de police !

Oui, un policeman qui cumule, en ce sens qu'il exerce en même temps la noble profession de bedeau, a logé une plainte contre un chanteur de l'Eldorado, prétendant qu'il avait été outragé dans sa pudeur.

A la rigueur, je comprends qu'un bedeau, su

tout s'il est de Notre-Dame, puisse être offensé. Je l'ai été moi-même quand je chantais dans la grande basilique, en compagnie du Révérend Père Martineau, alors chapelain des dames de la Sainte-Famille, qui m'estomaquait par ses remarques saugrenues. J'ai toujours eu la couenne dure, et plus je vieillissais, plus la couenne épaississait, et je ne peux pas comprendre que la pudeur d'un policier soit offensée par quiconque.

Voyez-vous d'ici Job Trempe rougissant comme une demoiselle qui sort du couvent. Vous savez qu'il s'appelle Job, ce fameux Trempe, Je lui ferai remarquer d'abord, à ce bon Job qu'il a fait le métier de policier depuis un grand nombre d'années et qu'il n'a plus le droit, à son âge, de rougir. Mais si, par hasard, ça lui arrive encore une fois, je veux être là pour voir ce curieux spectacle,

Je ne vois pas de raison, cependant, de trop l'accabler, parce que l'on dit en certains endroits qu'il a été forcé par ordre supérieur d'exposer sa vertu à un assaut dont il est sorti vainqueur, grâce à la trempe qu'il possède. Cela ne m'étonne pas, parce que je le connais très bien, et je suis aussi sûr de sa vertu que de la mienne.

Mais tout cela est de la plaisanterie, et il me semble qu'il est à peu près temps de dire au Recorder Poirier qu'il fait une œuvre excellente en épurant la ville, à condition toutefois que cette œuvre d'épuration soit répartie avec justice. Il a jugé à propos de s'attaquer à l'Eldorado ; parce que c'est un théâtre où l'on chante en français des choses spirituelles, dites avec goût, c'est son affaire. Mais de grâce, qu'il aille donc, ou s'il ne veut pas y aller lui-même, qu'il envoie Job Trempe ou un autre policier dans certaines places où l'on nous sert des insanités anglaises ou américaines, qui tout en étant lestes, n'ont pas le mérite d'être dites d'une manière convenable.

Job pourra ensuite, pendant les heures malheureuses où il n'a rien à faire, examiner les affiches des théâtres anglais. Il est vrai que sa pudeur sera violemment mise à l'épreuve, mais on peut tout faire quand on est vertueux, et je ne vois pas de raison pour empêcher Job de rendre ce service à ses compatriotes et de se dévouer pour faire triompher la vertu,

Ce qu'on doit passer pour crétins dans certain pays !

PUDOR.

Il est inutile de dire que la vie du journaliste ne contient que des déboires. La preuve du contraire est facile, et les compensations ne manquent pas aux gens consciencieux qui sont dans le métier et désirent rendre justice égale à tous les citoyens qui se dévouent pour la chose publique. C'est toujours un bonheur pour moi de constater une amélioration quelconque dans notre système éducationnel, et je crois m'apercevoir que nous marchons de l'avant avec une rapidité vertigineuse, à tel point que je ne sais plus où nous allons nous arrêter.

Je crois avoir dit un mot, il y a déjà quelque temps, de la fondation d'une école de journalisme, dont le besoin se fait rudement sentir, si j'en juge par les grands quotidiens. Ce mouvement très opportun était dû à l'initiation de M. Ed. Meloche, qui nous avait déjà donné l'opéra français et les cours de solfège.

Eh bien ! ce n'était pas encore suffisant pour l'activité dévorante de M. Meloche, voici qu'il nous donne à présent des cours de couture.

La semaine dernière, les examens de l'école des arts et manufactures ont eu lieu, et les gazettes nous assuraient qu'il a fait un discours.

Bravo ! j'applaudis des deux mains, et j'attends une nouvelle école pour renouveler l'assurance de mon admiration pour le génie inventif de mon excellent ami, M. Meloche.

\*\*\*

Dans un bureau de courtage :

Un bon vieux curé de campagne échange des pièces de monnaie dépréciées, tout en payant la différence de valeur.

Le courtier, bon garçon, fait remarquer à M. le curé qu'il y avait une pièce de un dollar qu'il était vraiment impossible de passer.

Le curé, après l'avoir examinée :

— C'est vrai ; les *maladrettes* ! y ont bouché ça avec du plomb, c'est encore ben pire !

JE VEUX.... JE PEUX....

Voulez vous tenir votre gorge et vos poumons libres ? Prenez une dose de BAUME RHUMAL aussitôt que vous ressentez quelque gêne. 39



# CHRONIQUE

St-Eusèbe, priez pour nous ! et pour les paroissiens !

\* \* \*

M. Tarte va en Belgique.

Malheureux Belges !

\* \* \*

Avez-vous remarqué, comme moi, qu'il n'y a que dans les quartiers canadiens de Montréal qu'on entend crier :

*Bouteilles, guenilles à ven en-dre ?*

\* \* \*

La *Patrie* appuie de toutes ses forces l'envoi des contingents canadiens dans l'Afrique Australe.

C'est son affaire. Mais on verra ce que l'électorat en pense aux prochaines élections.

\* \* \*

Jusqu'à ce jour il n'y avait que l'habit à queue qui était obligatoire pour les chanteurs. Maintenant le piano idem est imposé :

C'est du moins ce qu'un *artiste canayen* a exigé lors d'une récente représentation.

\* \* \*

— Dites-moi, Madame, pourquoi ne suivez-vous plus les cours de solfège au Monument National ?

— Oh ! la raison est bien simple : toutes et chacune de ces dames veulent être *officières*.

\* \* \*

On prête au papa Marchand l'intention de prendre une partie du salaire de sa *lady commissioner* pour la donner aux incendiés de Hull et d'Ottawa.

Tout ça c'est pour ménager le surplus de la Province.

\* \* \*

“ Il n'y a pas de Clarke Wallace dans notre parti,” s'écrie la *Patrie*.

Non, mais il y a un Tarte, et un Danduraud, et un Thomas Gauthier, et un Sénateur Casgrain !

C'est plus que suffisant pour tuer un parti politique.

\* \* \*

Madame A. Robert, qu'à tenu le magasin de

musique chez MM. Laurent, Laforce et Bourdeau, vient de s'établir à son propre compte au No. 1686 rue Notre Dame, où elle aura un assortiment complet de musique. L'ancienne clientèle de Madame Robert, la suivra à sa nouvelle place, et elle attirera certainement une forte clientèle nouvelle.

Le R VEIL lui souhaite toute la prospérité possible.

\* \* \*

Thomas Gauthier, le beau père de notre pays, s'en va à Paris-

Il pourrait faire des arrangements pour draguer la Seine après avoir terminé la rivière de l'Assomption

\* \* \*

Echo de l'Exposition :

La femme d'un industriel canadien, enrichi en quelques années par une exploitation systématique de notre excellent clergé, le meilleur clergé du monde et le seul qui ne se bonifie pas en vieillissant, est à Paris.

Elle se présente chez un peintre de sujets historiques et lui demande de lui faire son portrait en pied.

— Pardon, Madame, je ne peins jamais autre chose que l'Histoire.

— Ben, qui c'est qui va m'peinturer l'reste ?

\* \* \*

A quelque chose malheur est bon.

Il y a quelque temps un incendie détruisait presque de fond en comble l'établissement de mon ami J. B. Lorge, au No 23 rue St. Laurent. Le magasin fut forcément fermé pendant un mois ou deux, mais pour être réouvert après avoir été renouvelé de fond en comble. Allez voir aujourd'hui le magasin de J. B. Lorge, et dites nous en des nouvelles.

Pour ne pas offusquer sa modestie, qui est pourtant aussi grande que celle de Job Trempe, je ne dirai pas que son magasin est le plus beau de la ville, mais je dirai qu'il est au moins l'égal du plus beau.

\* \* \*

Si nous en croyons les dernières nouvelles, la traduction du *Hansard* laisse à désirer. Cela ne nous étonne pas outre mesure. On propose, pa-

rait-il, de donner la traduction de mille colonnes, qui n'a pas encore été faite, aux traducteurs des grands quotidiens. C'est une excellente idée si l'on veut avoir du sauvage, mais si l'on exige une traduction française, je suis d'avis qu'il vaudrait mieux s'adresser ailleurs. Depuis que l'administration libérale trône à Ottawa, les traducteurs sont choisis au petit bonheur, au hasard du jupon, et l'Hon. M. Laurier se la fait bailler belle par toute la gent féminine qui l'entoure pour faire placer ses protégés. Ajoutons que les restrictions et les règlements nouveaux imposés aux traducteurs n'ont pas augmenté la régularité et l'efficacité du travail. Au contraire. Qu'un traducteur qui connaît son affaire fasse son ouvrage à Ottawa ou à Québec, il me semble que ça doit être bien égal au gouvernement, pourvu que le travail soit bien fait. Mais ce n'est plus cela. Il faut que le traducteur du *Hansard* se rendre à Ottawa, y passe cinq mois de l'année à traduire les discours toujours interminables des députés et s'abrutisse pour la somme de mille dollars, tandis que le sténographe, qui, en somme, ne fait qu'un travail mécanique, reçoit deux mille piastres par année.

C'est une étrange anomalie qui me semble incompréhensible. Mais comme je n'ai pas voix au chapitre, je me contente de signaler la chose au Premier-Ministre.

\* \* \*

Les travaux de traduction et de rédaction de documents de toutes sortes que l'on voudra confier à notre bureau seront faits sous la surveillance immédiate de *Vieux-Rouge*.

Mon directeur me prie en même temps d'annoncer à tous ceux qui désirent épurer un peu la langue française de lui adresser toutes les traductions cocasses qui nous tombent on ne sait d'où, et qui sont probablement l'œuvre d'agents de publicité, très forts dans leur *ligne*, mais ne valant pas cher lorsqu'ils se livrent à des travaux *purement littéraires*, comme dirait Sauvage.

\* \* \*

La clientèle du *RÉVEIL* à Montréal est recrutée parmi la classe intelligente et instruite. J'ajouterai que tous ses abonnés ont des goûts es-

thétiques très prononcés, et ce sont surtout les hommes qui exercent les professions libérales qui lisent le journal. Conséquemment, lorsqu'ils ont besoin de fournitures de bureau ou de papeterie, ils désirent s'adresser à une maison qui peut leur garantir d'ajouter l'élégance à la solidité, et ils ne peuvent mieux faire que de visiter le spacieux établissement des messieurs Morton, Phillips and Co., rue Notre Dame, où ils trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer, et tout ce qu'il y a de plus moderne en papeterie et fournitures de bureau. De plus l'affabilité et la courtoisie de M. Phillips sont si attrayantes que l'on retourne toujours chez lui, ne serait-ce que pour lui dire bonjour en passant.

\* \* \*

Voici une histoire qui m'arrive directement de la région du Nord, et je n'ai aucune raison de douter de son authenticité.

Un vieux homme madré habite une paroisse florissante de la région. Comme il bégaiè légèrement, il en profite quelquefois pour dire des vérités qui sont reçues comme des naïvetés, mais qui n'en font pas moins le bonheur du malin vieillard.

La semaine dernière il reçut la visite de son curé, nouvellement arrivé dans la paroisse, et, sans façons, il l'invita à dîner.

Il y avait là un bambin de cinq ou six ans.

Le curé engagea la conversation dans les termes suivants :

— C'est l'un de vos enfants, père Baptiste ?

— Es .. espérez, M'sieu .. eu l'curé, c'est le p'tit gas à ma .. a fille.

— Ah ! vraiment. Il a l'air très intelligent

— Y est ben .. ben .. ben fin, M'sieu l'curé.

— Ah !

— Tous .. ous les matins y fait sa .. sa .. sa prière, mais .. ais faut qu'j'y donne une .. une co .. coppe à tout coup.

— Il est fin, en effet !

— Maginez-vous, M'sieu .. eu l'curé, qu'l'aut' jour y m'a dit dans .. l'après-midi : Pe .. père, si tu m'dounes euco .. core une co .. coppe, j'vas dire ma pri .. prière enco .. core une fois.

— Qu'est-ce que vous allez en faire, père Baptiste ?

— J'cré ben, M'sieu. . en l'curé, qu'on va en faire un cu. . u. . curé.

— Pourquoi ça, père Baptiste ?

— Parce que, voyez vous, M'sieu l'en. . u. . ré, y prie pas. . as l'bon Dieu sans. . sans qu'on. . qu'on l'paye !

\* \* \*

Eh bien ! nous voilà encore dans un joli pétrin !

Et cette fois c'est une complication internationale qui se présente, et c'est la faute aux autorités municipales.

On a arrêté tous les chinois de la ville et on les a fourrés dedans. Il paraît que sur le moment il était impossible de reconnaître l'un de l'autre et qu'on attend à plus tard pour trier dans le tas.

Il est évident pour moi qui suis perspicace que l'on n'a pas songé à un fait bien connu, et que voici :

Sir Henri Joiy, le vieux ministre, est le *chum* de Li-Hung-Chang, et il prendra certainement fait et cause pour les compatriotes de son camarade. Vous voyez d'ici les conséquences désastreuses que cela peut entraîner pour le pays.

Notre premier pasteur est réellement l'homme surprenant, et c'est toujours avec un sentiment de légitime fierté que je pense qu'il a été journaliste avant d'exercer sa profession actuelle qui, bien qu'elle ne soit pas encore encombrée, est devenue fort encombrante. C'est égal, je l'admire tout de même, car de nos jours on trouve rarement un Canayen aussi énergique, aussi actif et aussi infatigable. Je vais le prouver.

Monseigneur a d'abord les devoirs de sa charge à remplir, et tout le monde sait qu'ils sont lourds ; il a quatre cents curés à tenir en bride, quel job ! il y a le petit mandement à lancer à tout bout de champ, la présidence de l'Officialité, la rédaction des jugements, la visite pastorale, les dédicaces des églises et chapelles, les bénédictions de cloches, la direction de deux grands journaux quotidiens, la surveillance de toutes les autres publications, etc. A première vue, on pourrait croire que ces multiples occupations seraient suffisantes pour un homme ordinaire ; bien ! détrompez-vous. Monseigneur peut faire

mieux et plus que cela. Sa sollicitude s'étend comme une rosée bienfaisante sur la tête de ses ouailles, et je me suis laissé dire que même dans le gouvernement de l'hôtel de-ville il exerce une influence prépondérante.

N'est-ce pas que c'est merveilleux de pouvoir mener tant de choses de front à la fois sans secousse et sans heurt, et n'ai-je pas raison de lui exprimer hautement toute l'admiration que j'éprouve pour lui.

Le chroniqueur musical des *Débats* a été très surpris d'entendre, pour la première fois, M. Rouleau, qui possède une fort jolie voix de ténor de traduction. Il n'y a là pourtant rien de bien étonnant : M. Rouleau n'est ni un chanteur, ni un artiste, mais un mécanicien. Il n'a jamais eu l'intention de se créer une carrière dans la musique, parce qu'il avait devant les yeux l'exemple de ses aînés, qui depuis bientôt trente ans ont vainement perdu leur temps et leur argent dans la culture de l'art divin.

Le positivisme aujourd'hui est absolu, et le plus tôt la jeunesse canadienne s'en apercevra, le mieux ce sera pour toute la race.

Je pourrais ajouter ici que le chroniqueur des *Débats* trouverait tous les jours des sujets d'étonnement s'il sortait un tant soit peu de la petite église qui fait la pluie et le beau temps dans un certain monde.

Il n'a qu'à se promener dans les environs de la rue St-Hubert, sur la rue Dorchester, je ne puis être plus précis, et il aura peut-être la chance d'entendre une fillette de dix-sept ans, soprano, et une autre de quinze ans, flûtiste, qui le feront rêver. En retournant chez lui, s'il prend la rue Sherbrooke, il entendra peut-être aussi une autre soprano qui l'étonnera. Celles-là n'ont pas été gâtées par le puffisme et ne posent pas à l'artiste.

Dans un coin perdu, à vingt milles à peine de Montréal, il trouvera une humble organiste, autrefois (il y a quarante ans), — vous voyez que ce n'est pas sa jeunesse qui l'étonnera — l'élève de M. Letondal. Celle-ci est une artiste, et cependant son nom n'a jamais été mentionné dans les gazettes.

Et enfin, si j'en avais le droit, je conseillerais

au chroniqueur de profiter des beaux jours pour risquer une promenade dans la vallée de l'Ottawa, vers un hameau perdu dans la majestueuse grandeur des immenses forêts de notre pays. Il rencontrera l'humble desservant d'une plus humble paroisse encore. Qu'il le fasse consentir à se rendre à la capitale afin de trouver un instrument digne de son génie. Il entendra alors une musique qui doit être aussi ravissante que celle des anges devant le Très-Haut, et s'il n'a pas la foi, il fera tous ses efforts pour l'obtenir.

Celui-là non plus n'a pas été gâté par les journaux ; sa modestie est égale à son talent.

RIGOLO

### ECONOMIE

Le BAUME RHUMAL ne coûte pas cher, et il produit un bien incalculable, 38

## NOTRE LANGUE

Nous avons donné, il y a quelques semaines, une appréciation d'une traduction publiée par M. Granger, président de la Auer Light Company. Inutile de croire que cette compagnie a le monopole des traductions cocasses. Nous en trouvons une dans la *Presse*, qui n'est pas piquée des vers, pas la *Presse*, la traduction, et qui descend en droite ligne de la Union Mutual Life Assurance Company, dont Walter I. Joseph est le gérant.

Jugez plutôt par vous-même ;

Cher Monsieur,

Je désire accuser, avec mes plus sincères remerciements, réception de \$4,284.65 de la Union Mutual Life Insurance Company, de Portland, Me., en paiement de la police No. 97051 sur le montant de \$5000 que j'avais sur la vie de mon défunt mari, Alexander Sabiston, *qui, comme vous le savez, est mort des suites d'un accident dont il a été victime le 5 courant. Mon mari prit cette assurance le 14 septembre 1891 et la police fut périmée pour non paiement de la prime due en septembre 1896, par conséquent, au temps de sa mort l'assuré n'avait pas payé de primes depuis PRES DE CINQ ANS. Je pensais que cette police subirait le même sort que ses autres polices qui furent périmées et qu'à sa mort elle n'aurait aucune valeur financière ; mais à ma grande surprise et satisfaction, je constate*

qu'elle a été maintenue en vigueur, en vertu des statuts de la loi de non confiscation du Maine, laquelle, comme j'en suis informée, ne s'applique qu'aux polices émises par la Union Mutual Life Insurance Co., et si mon mari n'était pas mort, la police aurait été maintenue en vigueur, en vertu des clauses de la loi de non confiscation du Maine, jusqu'au mois d'octobre 1903, avant que l'assurance en vertu de la dite police, eût été expiré, cependant la compagnie n'a déduit que le montant de CINQ PRIMES, avec intérêt à 5 pour cent, du montant total de la police, qui était de \$5,000. Je dois donc ajouter mon témoignage à celui des nombreuses personnes qui ont bénéficié de la loi de non confiscation du Maine, qui protège vos polices, et je me ferai toujours un plaisir de faire connaître la manière excessivement libérale dont votre compagnie a agi à mon égard

Je désire, en terminant, vous remercier personnellement pour la courtoisie et l'empressement dont vous avez fait preuve dans le règlement de cette réclamation.

Je demeure,

Votre, etc.

Toutes les fautes n'ont pas été comptées dans cette traduction d'une lettre évidemment mal écrite dans un mauvais anglais. Il nous semble cependant qu'une Compagnie d'Assurance qui émet des *Polices qui assurent*, devrait s'assurer, avant de permettre la publication d'un poulet quelconque, que c'est, soit en anglais ou en français, et ne pas s'exposer au ridicule en publiant des choses qui n'ont ni rime ni bon sens.

Voici maintenant un autre document qui m'est tombé sous la main aujourd'hui, et que je m'empresse de porter à la connaissance de mes compatriotes, afin de les mettre en garde contre une exploitation qui se présente sous les plus heureux auspices

Animé par le simple désir d'être utile à mes compatriotes, je leur présente la lettre circulaire suivante déposés dans toutes les maisons où l'on trouve un écriteau portant les mots : CHAMRE A LOUER, au mois, ou à la semaine.

L'Agence Mutuelle voudra bien enregistrer dans son registre mon nom, addresses, descriptions et prix des divers items tel qu'inscrit au dos du present contrat.

Dans le cas où la location se ferait par l'agence Mutuelle ou par moi même du tout ou d'une partie, je consens à vous payer un quart du prix obtenu, mais sur le premier mois seulement, tel paiement devant être fait dans les trente jours qui suivra telle location du tout ou de la location du tout ou de la partie louées.

Je m'engage à notifier l'agence Mutuelle à son bureau de telle location, faite.

Dans le cours de la semaine qui suivra telle location, à défaut de quoi, je consens payer vingt-cinq centimes par semaine pour chaque item, formant partie de ce contrat, et durant autant de semaine que j'aurai négligé de ce faire, tel montant étant un extra à payer, vu la continuation de l'enregistrement dans vos registres.

Le présent contrat se terminera par la location entiers de ce qui est désigné au dos.

Les parties ayant soigneusement lu les tout de ce conditions cidessus déclarent les avoir bien comprises et en être satisfaites et en signées en duplicata.

La demoiselle dactylographe qui a écrit ce chef-d'œuvre possède probablement des diplômes complets des institutions religieuses que l'univers nous envie, et à la poitrine constellée de médailles décernées par les commissaires d'écoles ou les bonnes sœurs.

On aurait pu souligner quelques-unes des perles que contient cette épître, mais notre fonte d'italiques n'est pas assez forte pour nous permettre ce luxe. D'ailleurs, la simple lecture de la lettre circulaire permettra au lecteur de juger de sa valeur littéraire.

PAUPER.

### MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. LE BAUME RHUMAL vaut mieux que le diamant qui coûte si cher. 28

Les personnes qui ont des lettres circulaires ou prospectus à faire distribuer peuvent s'adresser en toute confiance à M. Jules Vatoune, No 1447 rue Notre-Dame, et la distribution sera faite à leur entière satisfaction.

### GARDEZ L'ENFANCE.

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge.... A la moindre alerte faites prendre du BAUME RHUMAL.

## DE NOTRE-DAME

### A SAINT-NICOLAS DES CHAMPS

Pour comprendre la beauté de l'adieu que Paris a dit au colonel de Villebois-Mareuil, il faut aimer la splendeur des choses simples. Car tout fut à Notre-Dame digne de la mort d'un soldat de France mort pour l'idée la plus française qui soit, la liberté d'un peuple moins fort que son agresseur.

Dix heures du matin : la foule comme une vague envahit ce port qui est le sanctuaire de Paris. Ni diplomates, ni hommes d'Etat. Les trois fauteuils préparés pour les ministres et le gouverneur de Paris resteront vides. Pas d'uniformes chamarrés, pas d'habits brodés, ni de ylaques, ni de grands cordons. Les plaisants accessoires des deuils officiels n'ont que faire ici.

Mais comment ? L'armée de France n'est pas en rang de troupe pour saluer le soldat tombé sur la terre d'Afrique, broyé par la lionne à la gueule toujours ouverte pour déchirer les fils de France ! L'armée qui doit l'adieu aux chevaliers de la Légion d'honneur, l'armée qui demain accompagnera le modeste décoré est absente par ordre ! Le petit soldat rouge et bleu ne doit pas officiellement donner le salut de l'épée à l'officier qui avait appris, en servant la France, à bien mourir pour une noble cause !

Si l'armée vivante ne monte pas la garde près du catafalque vide, les pierres et le bronze montrent la piété que n'ont pas eue les hommes. Pour le rêveur qui sait à son coude faire vivre ses rêves, les hautes tours de Notre-Dame se dressent vers le ciel semblables à deux gigantesques glaives de fer rouillé par les siècles ; les rois alignés saluent de leur geste de pierre ce soldat fils de leurs soldats ; le Charlemagne de bronze accompagné de ses paladins regarde passer la mémoire d'un paladin moderne ; et le Christ lui-même, le Christ de douceur et de paix qui sait être le Dieu des combats, tend ses bras immenses vers l'ombre du mort invisible à nos yeux.

A mesure que la liturgie de l'Eglise avance dans la sonorité lente de ses rites, le mort d'hier

rerit pour tous ceux qui l'ont connu. Le drapeau placé dans son crêpe à gauche du catafalque, la voix éclatante des cuivres qui sonnent aux champs pendant l'élévation, le roulement du tambour qui accompagne la sévérité du chant de repos éternel, tout cela ressuscite à nos yeux le fier soldat que fut Villebois-Mareuil. Il appartenait à la race de ces chouans dont on ne sait rien sinon qu'ils furent des héros dans la brousse. Il fut un de ces hommes qui n'ont besoin d'aucun ordre pour faire ce qu'ils ont résolu, mais qui sous aucun commandement ne se décident à accomplir l'action que leur conscience refuse. Dans les membres d'un tel homme dormait une force qui, dans les loisirs de Paris, avait ses réveils douloureux comme les réveils du lion dans sa cage. Il portait l'outrage du repos sur un cœur noblement altier. Gardant l'idolâtrie de la force, il en aimait l'enivrement.

Quand le temps aura éteint l'éclat que porte ce nom et le bruit qu'il a fait dans les jours présents, un souvenir de lui restera : Villebois savait les chances de la guerre comme les incertitudes de la vague. Son corps n'est pas là sous le pompeux cénotaphe de Notre-Dame, parce que le soldat avait usé la pensée de la mort avant de partir, parce qu'il avait voulu être enseveli là où il devait tomber. Pour un soldat il est un plus beau catafalque que le monument dressé dans la cathédrale de Paris : c'est un tertre élevé d'un mètre à peine sur un champ de bataille. Villebois-Mareuil a cette gloire et ce lit de repos. Pendant que nous prions pour son âme française dans l'église la plus française, nous savons que là-bas, au fond de l'Afrique, on lui a rendu les honneurs que les soldats rendent à un soldat. Les Boers et les Anglais l'ont salué du feu de leurs fusils et ont parfumé l'air dans lequel il dort avec cette odeur de la poudre qu'il aimait encore, en mourant.

Tandis que le prêtre lève le calice vers les voûtes, paraît le témoin qui a vu mourir le soldat et qui le vient saluer d'un dernier geste d'or. Le soleil brille un instant, et par les vitraux qui mettent entre le ciel et la foule leurs broderies de couleur, ce soleil de printemps vient couvrir le catafalque et l'inonde de son flot. Les drape-

ries noires en paraissent un instant rouges comme du sang, et les galons d'argent brillent semblables à des lames. Ce même soleil qui a percé la brume ne fut-il pas le témoin de la mort du héros tombé de l'autre côté du monde, en face des rangs ennemis, dans la fumée du combat ? Il le fut et seul en effet, puisque le drapeau tricolore n'y était pas.

Mais la dernière absoute est tombée de la main du prêtre sur l'ombre vaine du cénotaphe en simulacre. Les grandes portes de Notre-Dame roulent sur leurs gonds et la foule immense sort de son recueillement pour entrer dans le bruit de l'actualité. Laissons les acclamations aux vivants. La mémoire du colonel de Villebois-Mareuil appartient maintenant aux pierres de Notre-Dame sur lesquelles s'écrira depuis des siècles l'histoire noble. Ces murs, qui parlent toujours dans un vague magnifique des choses grandes qui se passèrent chez nous, ont un nom de plus que leur écho répétera quand il n'y aura plus personne de vivant pour le prononcer.

Et sur la place, la seule qui porte encore le nom de parvis, parmi le détail des applaudissements et des cris, parmi la boueulade de la foule et de la police j'apprends ceci : à Saint-Nicolas des Champs, église obscure, un autre catafalque a été dressé pour le même homme. Là, sur un coussin de velours noir, repose l'épée que les anciens militaires voulaient offrir à cet autre ancien. Là, un service d'honneur est fait par les vétérans des régiments auxquels appartient Villebois-Mareuil. C'est l'infanterie de marine, ce sont les chasseurs à pied, c'est la légion. Là, le chef de l'État, le ministre de la guerre, et le gouverneur de Paris sont représentés.

Pourquoi faut-il que dans la mort et dans la pureté d'une gloire nationale, nos admirations se brisent et se heurtent du front à la porte basse de l'actualité ?

JEAN DE BONNEFON.

### SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du BAUME RHUMAL, le meilleur spécifique dans le monde entier.

## CURIEUSES REVELATIONS

Trouvé dans l'«Express-Bar» où je déjeune et dîne, un manuscrit chemisé de bulle, ficelé d'un cordonnet mauve, duquel ayant, pour la plus grande commodité du récit, retiré chemise et cordonnet, j'extrai ces quelques paragraphes :

«...L'auteur des lignes qui suivent n'a jamais connu personnellement Moïse, mais d'après les dires de l'Écriture, il se le représente comme un individu peu endurant, d'un sale caractère et tout au plus bon, par moments, à prendre avec des pincettes.

Quand Moïse descendit du Sinaï, il fallait l'entendre, disent les textes, jurer et claquer les postes.

— Je ne sais vraiment pas, écumait-il, ce que tous ces bourges-là ont dans la ciboule (tête) ! N'ont-ils pas fait construire un veau d'or pendant mon absence ! Les voilà maintenant prosternés devant cette coûteuse effigie ! Idole pour idole, dans l'état où sont les finances d'Israël, j'aurais préféré quelque chose dans les prix doux, en métal anglais, par exemple...

Sur ces entrefaites, une famine telle qu'on n'en avait pas vu depuis fort longtemps s'abattit sur la contrée habitée par les Hébreux.

Les vivres devinrent hors de prix : une simple côtelette valut dix-huit francs de notre monnaie, le gigot de mouton se vendit au carot, et les belles filles n'étaient pas rares qui se prostituaient pour le don d'un œuf à la coque ou l'aumône d'une sandwich.

Passa Lavoisier, qui menait baigner son épagnoul. Moïse lui expliqua la situation. Lavoisier réfléchit une minute, puis il articula :

— Vous avez un veau d'or, dites-vous ? Oui. Alors, vous êtes sauvés, All right !

Complétant sa pensée, il expliqua qu'un mélange de potasse et de soufre employé par les vieux alchimistes du moyen âge et nommé par eux « foie de soufre », avait la propriété de dissoudre l'or qu'on y plongeait jusqu'à la dernière parcelle.

Immergée dans cette substance, l'idole fondrait en un clin d'œil—d'où disparition immé-

diante du veau que Moïse avait tant de peine à digérer...

Restait à procurer au peuple de Dieu des gueuletons sans nombre, pour le dédommager de son jeûne prolongé. A cet effet Lavoisier saisit une ardoise et traça la curieuse formule ;

*Veau d'or + foie de soufre = soufre d'or + foie de veau.*

— Supprimez de cette équation, expliqua-t-il les parties les moins comestibles, il vous restera du foie de veau en quantité suffisante pour apaiser vos fringales...

Se dérochant avec modestie à la gratitude d'Israël, Lavoisier prit congé et bientôt son corps élançé ne fut plus qu'un point noir à l'horizon de l'Arabie heureuse,...

J'arrête ici la citation pour une rectification de détail :

Mes renseignements personnels me permettent d'affirmer que le Veau dont il est question dans les précédentes lignes n'était nullement en or massif, comme on l'a cru jusqu'ici.

L'industriel chargé de cette fourniture livra, au mépris des traités, un veau de ziuç repoussé auquel une mince pellicule jaune donnait l'apparence du bloc précieux commandé.

Quoi qu'il en soit et malgré cette inexactitude, mon devoir est tout tracé : aller de ce pas déposer ma trouvaille sur le bureau de l'Académie des sciences.

Oui, mais voilà, dois-je la déposer dessus ou dessous ?...

NARCISSE LEBEAU.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsmen.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux États-Unis.

## DEGUSTATIONS.

C'était à l'Exposition,  
Rayon des dégustations,  
Je cherchais un endroit où traire  
Une bouteille, un coin discret,  
Quand j'aperçus un cabaret  
Que j'aimais déjà comme un frère.

Je ne fus pas plutôt assis  
Devant je ne sais quel trois-six,  
Que, rappliquant en sens contraire,  
En face de moi, vint s'asseoir  
Un balochard vêtu de noir  
Qui me ressemblait comme un frère.

Il but comme moi du trois-six.  
Étais-je bien de sens rassis.  
Mais sa façon me parut louche,  
Malgré qu'il n'eût pas l'air mauvais,  
Car chaque fois que je buvais  
Il portait mon verre à sa bouche.

D'abord, j'en conclusai ceci :  
C'est quelqu'un qui n'est pas d'ici,  
D'un savoir vivre contestable.  
En voudrait-il à mes argents ? ..  
Quand on ne connaît pas les gens  
On ne se met pas à leur table.

Comme je ne suis pas bavard,  
Et qu'il se taisait, pour sa part,  
Nous étions là comme deux pierres.  
Finalement, vous pensez bien,  
Je payai mon verre et le sien  
Afin d'éviter les histoires.

Cependant, j'avais soif encor ;  
J'allai dans un autre décor  
Boire un verre de vulnéraire.  
Eh bien, croyez-vous qu'à nouveau  
Devant moi je trouve mon veau  
Qui me ressemblait comme un frère !

Je n'y fis plus attention ;  
Par ces temps d'Exposition.  
On trouve plus d'un maniaque.  
Cette fois, c'est lui qui paye,

Puis je fus boire un ratafia  
Dans le pavillon bosniaque.

Je l'y retrouvai, Dieu merci,  
Qui ratafiait, comme si  
On me l'avait fait sur commande.  
Je me dis : Qu'il suive mes pas  
Pourvu qu'il ne me gêne pas,  
C'est tout ce que je lui demande.

Partout, aux pavillons hongrois,  
Belge, allemand, anglais, chinois,  
Au champ de Mars, au Trocadère..  
Partout je dus m'extasier  
Sur la pente de son gosier.  
Car je ne pouvais m'en défaire.

Pourtant, après ces stations  
Dans ces diverses sections,  
Il me parut plus sympathique,  
Car, en somme, plus nous buvions  
Et plus nous nous ressemblions,  
A tout le moins, quant au physique.

A cette heure, quelque peu seuls,  
Nous allions bras dessus-dessous,  
Nous ne faisons plus qu'une paire...  
Chaque fois que je titubais,  
Que j'allais de guingois en biais,  
Il manquait se ficher par terre.

« Parbleu ! lui dis-je, mon ami,  
Allons boire encore un demi ;  
Se peut-on quitter de la sorte  
Sans boire ensemble le dernier ? »  
Et d'un proche limonadier  
Nous eûmes têt frauchi la porte.

Quand il fut assis devant moi,  
Jugez un peu de mon émoi :  
Au moment de choquer mon verre  
Contre le sien... Ah ! palsambleu !  
Au lieu d'un copain, j'en vis deux  
Qui se ressemblaient comme un frère.

RAOUL PONCHON.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens incestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.**

**GUÉRISON GARANTIE**

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA